

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2024)
Heft: 2

Artikel: Afghanistan : quarante ans d'une histoire meurtrière
Autor: Triaï, Chaouki
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1055392>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Ci-contre: Illustration du journaliste Jean-Pierre Zehnder tirées et ses propres archives avec la photo de la clé de sa chambre d'hôtel à Kaboul à l'époque.

Afghanistan

Afghanistan: Quarante ans d'une histoire meurtrière

Chaouki Triai

Journaliste et universitaire, analyste des questions sécuritaires et géopolitiques

Jean-Pierre Zehnder (JPZ), journaliste honoraire aujourd'hui à la retraite, a couvert l'invasion de l'Afghanistan par l'Armée rouge de l'ex-Union des républiques socialistes soviétiques (ex-URSS) en 1980. Mais aussi son retrait chaotique en 1989 par une cuisante défaite de l'occupation illégitime de ce territoire. Près d'une quarantaine d'années se sont écoulées pour ce reporter chevronné qui a rendu « les armes » de sa plume aiguisée. Albert Londres disait: « il faut savoir mettre la plume dans la plaie »; JPZ est de cette dimension. Ce grand reporter à la mémoire infailible revient pour nous sur ces neuf années de résistance contre l'Ours soviétique.

« De l'occupation à la débâcle des Soviétiques »

« Cette parenthèse-là de neuf ans nous montre à quel point l'histoire se répète avec la présence des Occidentaux et des Américains. Des Américains qui eux-mêmes sont intervenus pour des raisons que l'on pourrait développer, mais qui repartent aujourd'hui dans des conditions encore pires que celles des Soviétiques. » C'est ainsi que notre reporter rédacteur introduit son intervention.

Dans son propos sur « des raisons que l'on pourrait développer », il fait référence à l'intervention sur le sol afghan des Etats-Unis, le 7 octobre 2001, moins d'un mois après les attentats sur le territoire US, le 11 septembre 2001. Ils y chassent militairement les talibans qui sont au pouvoir depuis le départ des troupes de l'Armée rouge en février 1989 près de vingt ans après. Pour lui, « l'histoire de l'Afghanistan a été prise en otage par les Occidentaux. Mon patron m'a envoyé à l'époque au Pakistan parce qu'il y avait une conférence à Islamabad suite à l'intervention soviétique qui venait de se passer. Je me trouvais donc à Peshawar situé à la frontière entre le Pakistan et l'Afghanistan. Elle se trouve au bord de la Kyber pass qu'a traversé l'empereur Alexandre (...). L'Afghanistan a toujours été un enjeu des superpuissances même à cette époque-là puisque Alexandre le Grand marchait vers l'Inde. Je me trouve à Islamabad où la conférence aboutit à un échec et je vais à Peshawar en février 1980. »

De Kaboul au tunnel de Salang

JPZ précise: « L'intervention soviétique avait commencé le 27 décembre 1979. Nous nous y sommes rendus deux

mois plus tard. Cette conférence n'ayant rien donné, je me rends à Peshawar où il y avait déjà énormément de réfugiés en provenance d'Afghanistan concentrés dans cette région du Pakistan (...) où j'ai commencé par visiter les camps. Et c'est là que j'ai eu des contacts avec les premières organisations de la résistance islamique qui se dressaient à la fois contre les communistes¹ et contre l'Union soviétique. J'ai été rejoint par un confrère (...) et on s'est payé le culot, puisque l'armée soviétique se déploie à l'intérieur de l'Afghanistan en plein hiver, de prendre le dernier avion disponible entre Peshawar et Kaboul. » Arrivés comme « des touristes » à Kaboul « de manière non officielle car les journalistes étaient interdits et expulsés » nous dit JPZ. Les deux journalistes se retrouvent à l'hôtel Inter-continental. JPZ a gardé la clé de sa chambre qu'il avait oublié de rendre (voir photos), un trophée de l'Histoire. « On a fait ce que fait tout journaliste dans une telle situation. On a mis la main sur un chauffeur et on lui a demandé de rouler aussi loin qu'il le pouvait. »

Les deux journalistes baroudeurs se rendent en direction du tunnel de Salang. Ce tunnel explique, JPZ « s'est illustré maintes fois, car c'était le chemin qui mène vers la région du Panshir. Région occupée par l'illustre Commandant Ahmad Shah Massoud ». Et d'indiquer que c'est « Ce tunnel qui commande l'accès à la route du nord de la vallée du Panshir, où nous avons été interceptés par une patrouille mixte afghane et soviétique en février 1980. » A l'entrée principale dans la capitale Kaboul, les reporters assistent au déploiement de l'armada de la soldatesque de l'empire soviétique avec des centaines de blindés et des moyens extraordinaires. JPZ estime que ce déploiement a permis une présence militaire avec soixante à quatre-vingt mille soldats au début de l'invasion.

Cette présence va monter en puissance durant l'occupation avec près de cinq cent mille hommes. Une présence armée démesurée à l'image de cet Etat continent qu'est l'URSS au zénith de la guerre froide (1945-1989/90). Autant dire que ce sont des centaines de milliers de soldats soviétiques qui se sont relayés après avoir subi beaucoup

¹ Zaher Shah, le roi d'Afghanistan qui fut renversé, en 1973, par les communistes avec la complicité du Prince Daoud.

d'échecs durant ce siège du « Colosse aux pieds d'argile² » pour reprendre une expression bien connue. Pour le journaliste, « c'était impressionnant d'avoir cette vision-là où nous avions plus ou moins des relations ambiguës avec les Soviétiques, qui nous ramenaient une fois à l'hôtel dans un engin blindé. Ils jouaient les grands camarades de l'Afghanistan. (...) Ces interventions soviétiques ont été ordonnées par l'équipe de Brejnev³ à l'époque. »

Révoltes des profondeurs de l'Afghanistan

Le renversement du roi d'Afghanistan Zaher Shah par les communistes en 1973 et, ajouté l'intervention soviétique, provoquent des rejets et des divisions au sein de la population afghane qui se déchire dans des luttes intestines à la fois idéologiques et tribales. Pour JPZ : « il ne faut pas confondre la ville de Kaboul relativement évoluée (...) avec un pays profond, coupé et bouleversé par cette violation des traditions (...) en essayant de changer les chefs de clans et d'imposer des réformes de planification rurale. C'est ce qui est à l'origine du premier exode contre le pouvoir central à Kaboul, qui a commencé à se déliter. Et c'est à ce moment-là que les Soviétiques, se rendant compte de l'effondrement du régime, ont décidé d'intervenir pour préserver leur position. L'explication géopolitique serait que l'Union soviétique voyait en Afghanistan une de ses obsessions traditionnelles, celle d'un accès aux mers chaudes et en premier lieu de l'Océan Indien. Les soviétiques voulaient à la fois sauver le régime communiste local et maintenir leur position avec l'espoir de percer vers l'Océan Indien à travers la région du Baloutchistan. » Pour les Soviétiques de la guerre froide, il était hors de question de lâcher quoi que ce soit comme ils l'avaient fait en Europe de l'Est dans ses anciens pays satellites de l'ex-URSS.

Considérant qu'il y a une menace, le principe était d'intervenir comme en Hongrie et en Tchécoslovaquie. Sauf que s'agissant de l'Afghanistan, le journaliste constate : « qu'ils sont tombés sur un bec » face à une population unie contre l'envahisseur athée, un pays extrêmement montagneux et difficile d'accès. Une erreur majeure d'appréciation pour les envahisseurs qui se sont enlisés au fil des mois et des années. Au cours de son périple, JPZ retourne à Peshawar au Pakistan en bus. Au cours de son trajet il va observer les environs de la ville de Jalalabad. Il souligne : « la route est jonchée de poteaux électriques abattus et de traces d'une entrée en guerre de la résistance afghane qui se manifestait déjà de façon extrêmement visible, suscitant l'approbation discrète des passagers de l'autobus. (...) Au Pakistan tout proche, la ville de Peshawar, centre de la résistance, abritait déjà des milliers de réfugiés. A terme, ils seraient près de deux millions ! »

Résistances afghanes et Talibans ?

Au début des révoltes afghanes, il n'était pas question des talibans. Pour JPZ, « c'est la résistance du peuple profond. Les Talibans ont été importés des écoles coraniques, les madrasas au Pakistan. Là, au cœur de l'Afghanistan, c'est la révolte des villages et des gens attachés à des traditions (...) qui ont été bousculés. De manière flagrante, il y a eu une résistance du pays profond contre les apparatchiks installés à Kaboul. Partisans de la



révolution marxiste, ils étaient à côté de la plaque. (...) » C'est en parcourant plus de 450 km que le reporter a pu mesurer l'étendue et la complexité géographique de ce pays millénaire où le gigantisme arrogant soviétique a été brisé par la puissance de la détermination humaine d'un peuple face aux chars et à la furie d'une armée occupante. On pouvait y voir les signes évidents d'une lutte qui aller s'amplifier dans le temps.

C'est à Peshawar, fief des organisations islamistes, que le journaliste eut la preuve de l'âpreté des combats. Il explique : « C'est là qu'on m'a remis la photo d'un « Chouravi » (Russe en persan), chef de char soviétique d'origine ukrainienne qui s'est fait abattre par la résistance. (Les Afghans) avaient récupéré son identité et diffusé sa photo pour montrer que les Soviétiques n'étaient pas venus en amis et qu'ils réprimaient la population. On estime qu'à la fin de l'occupation soviétique, la guerre a fait près d'un million de morts dans la population afghane. L'Armée rouge, elle aussi, a payé très cher (...) avec un peu plus de 14'000 morts. », selon les chiffres officiels donnés par les autorités soviétiques – lesquels sont sans doute très en deçà de la réalité.

C'est d'ailleurs à compter de ce retrait des troupes de l'Armée rouge du territoire afghan en 1989 (mais commencé en mai 1988) que l'Union soviétique décline. Elle amorce une lente dégradation de son empire avec l'arrivée au pouvoir de Gorbatchev, qui démantèlera l'URSS. Il met un terme à neuf années de terreur. Une histoire sans fin où le nouveau président américain Joe Biden entame à son tour le retrait des forces militaires du pays avec des dégâts considérables : retour des luttes entre les différents groupes islamistes au cœur de l'Afghanistan. Un pays qui est loin de panser ses plaies béantes qui durent et perdurent.

² Expression usitée parmi d'autres qui définit la Russie des Tsars comme une grande puissance avant la Première Guerre mondiale (1914-1918).

³ Homme d'Etat à la tête de l'ex-URSS de 1977 à 1982.